CALENDRIER CARNAVALESQUE DE 1904.

BALS A L'OPERA.

Equipe de Nérée, lun., 11 janvier.
Falstaffians, vend., 29 janvier.
High Priests of Mithras, lun., 1er février.
Fils d'Obéron, jeud., 4 février.
Consus, lun., 8 février.
Atlantéens, mar., 9 février.
Chevaliers de Momus, jeu., 11 février.
Equipe de Protée, lun., 15 février.
Equipe de Comus, mar., 16 février.
Rex, mard., 16 février.

TEMPERATURE

Du 8 janvier 1904

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	46	8
Midi.....	60	16
3 P. M.....	64	18
6 P. M.....	60	16

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

Le vieux canon, pièce inédite de M. Jacques Normand.
L'enfance de Beethoven.
Etrennes souriantes.
Repos, poésie.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite).
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

LE

Canal de Panama.

On sait de quelle importance est pour les Etats du Sud, et tout spécialement pour la Louisiane, l'adoption du traité de Panama et surtout sa mise à exécution.

Tout notre avenir dépend du succès de cette incomparable entreprise.

Aucune n'a soulevé tant de discussions, provoqué tant de luttes.

Elle a même causé une révolution et la création d'une nouvelle république.

Aujourd'hui l'œuvre est commencée; il ne lui manque plus, pour l'achever, que la ratification du Sénat qui n'est pas douteuse, mais qui n'a pas été encore votée, faute de temps.

Il y a deux jours, en effet, le Sénat du Mississipi de qui dépendait l'adoption votait une résolution qui recommandait énergiquement le vote du traité. Comme c'est là précisément le vœu de toutes les populations, il n'y a plus à douter du succès. On peut, dès à présent, considérer le canal de Panama comme une œuvre accomplie.

Ce qui fait la gloire et l'honneur des Etats Unis, c'est que quels que soient les partis ou les distances qui les séparent, ils savent toujours s'entendre et se rapprocher, quand le patriotisme entre en jeu, et la construction du canal par les Etats Unis sera incontestablement la plus grande, la plus pure gloire de notre siècle.

La Question d'Orient

ET LES

ETATS-UNIS.

Nous n'en finirons donc jamais avec cette lutte incessante entre le Japon et la Russie qui trouble sans cesse l'Extrême Orient et menace à chaque instant de mettre le monde en feu. Chaque jour c'est une difficulté nouvelle qui surgit. La veille, tout annonçait un raccommodement; les deux adversaires allaient s'embrasser. Le lendemain, ils sont redevenus plus furieux que jamais prêts à s'entre-dévorer.

Ce qu'il y a de plus triste en toute cette affaire, c'est qu'elle détruit la confiance, paralyse les affaires et entretient partout le trouble et le désordre.

Jusqu'ici encore, il n'y avait que demi mal. Rien n'indiquait que l'on dût en venir aux mains le lendemain. On se menaçait, mais à distance.

Il n'en est plus de même actuellement.

Il y a quelques mois, la Russie ne visait qu'à la possession de la Mandchourie et, de son côté, le Japon s'en tenait à la domination de la Corée.

Maintenant, le Czar ne se borne plus à la conquête de la Mandchourie; il rêve celle de la Corée; fait plus encore, il lui met le pied dessus, comptant la traiter bientôt comme il a jadis traité la Chine.

De son côté, le Japon convoite la Corée et y débarque des troupes qui peuvent s'y trouver à chaque instant face à face avec leurs ennemis les Russes. Il y a un croisement de troupes de terre et de mer qui, tôt ou tard, provoqueront un choc qui semble inévitable.

Ce qu'il y a de plus regrettable dans ce chassé-croisé d'opérations hostiles, c'est que les Etats-Unis s'y trouvent mêlés malgré eux. Il leur est impossible de rester complètement étrangers à cette lutte, car il y va des intérêts de leur commerce qui est énorme dans ces pays lointains.

Il n'y a rien à gagner pour une république démocratique comme la nôtre, à se mêler à ces luttes qui n'ont que l'ambition pour but et que l'emploi de la force comme moyen.

Mais la situation le veut ainsi; il faut qu'ils se résignent. Ils n'ont connu jusqu'ici que les avantages de la grandeur; il faut qu'ils en goûtent aussi les inconvénients.

Le dernier logement de Beethoven.

La conservation du logis qu'avait habité Beethoven, dans le vieil immeuble de Schwarzspanierhaus, à Vienne, avait été étudiée et devait être réalisée au moyen de dons promis par la duchesse de Marlborough, née Vanderbilt, par lord Napier et par un admirateur américain de Beethoven. Mais les religieux de l'abbaye de Heiligenkreutz, propriétaires de l'immeuble, qui consentaient en principe, ont, après examen d'experts-architectes, trouvé les frais de conservation trop lourds pour eux. D'ailleurs, les travaux de démolition étaient déjà trop avancés. Le dernier logement de Beethoven est donc condamné irrévocablement.

Tous les objets intéressants contenus dans l'appartement et auxquels le souvenir de Beethoven était attaché ont été remis à la commune de Vienne, qui les réunira dans un des musées de la ville.

MADAGASCAR.

LE GENERAL GALLIENI.

Le général Galliéni a porté tous ses soins, depuis la pacification de l'île à développer le réseau des routes nécessaires pour ouvrir Madagascar aux influences civilisatrices. L'automobilisme avait, de ce chef une belle carrière à fournir dans ce pays neuf et d'utiles services à rendre, en suppléant, à la rareté des voies ferrées.

C'est pourquoi, M. le général Galliéni a adressé la lettre suivante à M. Ballif, président du Touring-Club de France:

Gouvernement Général
de
Madagascar
et Dépendances

Mon cher président,

Vous savez combien je m'intéresse à toutes les questions d'automobilisme qui, en ce qui concerne Madagascar en particulier, se rattachent au développement de notre système de voies de communication, d'une si haute importance pour l'avenir économique de notre colonie.

Vous me permettrez donc, à propos d'une note parue dans l'un de vos derniers numéros et intitulée: "La fin d'une automobile à Madagascar", de vous donner quelques renseignements sur la situation actuelle de l'automobilisme à Madagascar. Il est certain que, si nos routes ressemblaient à des montagnes russes, nous n'aurions jamais pu obtenir les résultats vraiment remarquables que nous enregistrons à l'heure actuelle. Lors de mon retour à Madagascar, en juin 1900, j'ai amené avec moi de France trois automobiles Panhard Levassor, dont deux douze chevaux et une six-chevaux, destinées à rouler sur la route de l'Est (Mahatsara-Tananarive) et, à l'occasion, sur celle de l'Ouest (Tananarive-Maévatanana). A peine arrivé à Tananarive, par la route de l'Est, je me suis rendu à Maévatanana, le 15 septembre, avec la voiture six-chevaux. J'ai rencontré à Ankasobé, à 100 kilomètres de Tananarive, l'automobile que vous avez représentée dans le dessin de votre numéro du 15 septembre, qui montait fort péniblement de Maévatanana à une allure de 7 kilomètres 500 à l'heure! Mon voyage de descente, soit 350 kilomètres, s'est effectué en dix neuf heures de marche, sans aucune panne.

Je suis reparti de Maévatanana le 20 septembre à six heures du matin et arrivé à Tananarive le lendemain à sept heures du soir, mettant vingt heures de marche pour faire un trajet que ladite automobile avait effectué en sept jours. Depuis, ce même trajet a été fait à plusieurs reprises par nos automobiles dans de meilleures conditions de rapidité (quatorze heures).

Mais, actuellement, nos automobiles roulent principalement sur la route de l'Est. Le 31 décembre 1901, moins d'un an et demi après mon retour dans la colonie, elles avaient parcouru plus de 34,000 kilomètres de route. Il résultait de l'expérience acquise que les automobiles de bonne marque pouvaient fonctionner régulièrement à Madagascar avec un personnel solidement organisé et parfaitement dressé. Devant un fait aussi catégorique, je n'ai pas hésité à créer un service spécial d'automobiles pour assurer le transport du courrier postal sur la route de l'Est, de Mahatsara à Tananarive. Ce service a commencé à fonctionner régulièrement le 1er juin 1903, aussitôt après la réception des six automobiles quinze-chevaux Panhard Levassor, destinées à ce service spécial.

Depuis cinq mois que ce service fonctionne, les automobiles de la poste ont fait 30,000 kilomètres sur la route de l'Est et transporté 142 voyageurs, en outre des courriers postaux, et "vice versa" en deux jours; elles partent le matin, entre six heures et sept heures, et arrivent généralement à l'étape vers quatre heures du soir, après s'être arrêtées une heure en cours de route pour permettre aux voyageurs de déjeuner. Le capitaine Gruss, chef du service des automobiles, fait ce trajet couramment dans la même journée, marchant ainsi à une allure moyenne de 25 kilomètres à l'heure, résultat impossible à obtenir sur une route de montagne dont le tracé serait tant soit peu défectueux.

Bref, si l'automobile dont il est parlé dans votre numéro du 15 septembre n'a pas voulu marcher, la faute n'en est nullement à la route. Nos voitures y circulent depuis plus de trois ans, et par toutes les saisons. Toute voiture de bonne marque vous fera, à Madagascar, le même service qu'en France, si elle est pilotée par un homme du métier.

Veuillez agréer, mon cher président, etc.

GALLIÉNI.

Achat de vivres pour le Japon.

Presse Associée—

Manille, Philippines, 8 janvier—Par l'intermédiaire de son agent local le gouvernement japonais a demandé des soumissions pour une énorme quantité de vivres, toutes les soumissions devant être déposées le 30 janvier.

La grève de Chicago.

Presse Associée—

Chicago, 8 janvier—La grève des cochers, interrompue par le feu de l'Iroquois, recommencera demain à 6 p. m. si aucun arrangement n'a été conclu d'ici là.

Les propriétaires d'écurie croient qu'ils garderont assez d'employés opposés à la grève pour pouvoir continuer leurs affaires sans difficulté.

MORT DE M. F. S. COIRON.

Encore un de parti pour répondre à l'appel que font au champ de ralliement de l'Eternité les chefs de cette vaillante légion des Gardes d'Orléans dont les rangs, rapidement dépeuplés ici, vont se grossissant là-bas. A son tour, le caporal Coiron a repris sa place dans l'héroïque bataillon de ces preux que conduiront à Dieu Beauregard qui les appela à la défense de la Cause, et Léon Queyrouze qui les entraîna au combat glorieux et sans espoir.

Ce n'est pas la première fois que notre plume a eu le douloureux honneur de rendre le suprême hommage aux chevaliers de cette vaillante phalange, mais cette fois c'est trempée dans nos larmes qu'elle trace ces lignes d'adieu où d'au-revoir.

Aussi simple dans la vie privée qu'il fut intrépide, téméraire même, à l'heure du danger et du dévouement, M. Coiron avait la sublime naiveté des âmes qui, situées trop haut pour voir les laideurs d'en bas n'y peuvent pas croire et n'aperçoivent que l'harmonie et la beauté du plan universel. Jamais, dans cette nature si parfaitement équilibrée, il n'y eut de lutte intime pour remplir les devoirs de la vie, quels qu'ils pussent être. Ce caractère, éminemment viril cependant, joignait à une tendresse de femme une extraordinaire et toujours juvénile fraîcheur d'impressions.

Digne descendant d'une de nos grandes, anciennes familles louisianaises, originaire de la noble Bretagne où tous les cœurs sont égaux, il naquit et grandit dans le riche domaine paternel, menant, comme la généralité de ses contemporains, la vie libre et en plein air qui fortifie l'âme et le corps. Jusqu'à l'instant où son pays devait l'appeler à l'aide, nulle inquiétude ne ternit son existence paisible et heureuse. Mais soudain, au premier cri d'alarme, l'insouciant jeune homme sentit se dilater son cœur et, sans hésiter, il quitta tout, indépendance, calme du foyer, jouissances multiples, pour courir se ranger parmi ces soldats improvisés, superbes d'enthousiasme, qui ne se battaient point pour une gloire personnelle ou quelque mesquine ambition à satisfaire, mais pour le devoir et l'honneur, quoiqu'il advint.

A la mémorable bataille de Shiloh, il eut le périlleux honneur d'être le quatrième à saisir et à sauver d'une chute dans la fange le drapeau des Gardes d'Orléans et, blessé lui-même au bras, au moment où il le brandissait, il eut le courage de le soutenir jusqu'à ce qu'il l'eût placé entre les mains d'un soldat.

Avant le caporal Coiron, trois porte-drapeaux avaient été frappés en succession rapide, car c'est là que visait l'ennemi, et il y avait grande valeur à s'élancer à ce poste.

C'est sur de pareilles poitrines, forteresses de vaillance et de loyauté, que Napoléon eût aimé à faire resplendir la Légion d'Honneur.

Après la guerre de sécession, il devint le citoyen pondéré de la Chose Publique, le rouage intègre dont le pur acier ne subit jamais la corrosion des tentations politiques. Il ne rechercha aucune distinction et se contenta des joies familiales, suffisantes à sa nature affectueuse, accessible à tous les sentiments délicats.

Infatigable au travail, il y consacrait tous ses moments, et nous croyons pouvoir dire que jamais, dans sa longue et constante carrière d'activité, il ne connut huit jours consécutifs de repos. C'est en pleine robustesse que ce chêne a été abattu par la faux redoutable.

Avant de mourir, la grande joie fut donnée à cet homme de bien de prendre la part qui lui revenait à la brillante réunion des Vétérans Confédérés qui eut lieu en notre ville, l'année passée, et il en garda longtemps un reflet de jeunesse.

Et maintenant il s'en est allé, soldat sans peur et citoyen sans reproche, déposer aux mains de son Général son étendard immaculé, et aux pieds de son Dieu son âme de chevalier d'un autre âge.

Nous envoyons l'expression de notre sympathie à sa veuve, à sa fille et aux neveux et nièces qu'il éleva avec le même amour que s'ils eussent été ses propres enfants.

LEONA QUEYROUZE.
(Constant Beauvais)

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Au ministère des affaires étrangères d'Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 8 janvier—Le comte Benckendorff, ambassadeur de Russie, et le baron Hayashi, ministre du Japon, se sont rendus au ministère des affaires étrangères cet après midi et ont eu chacun un entretien d'une demie heure avec Lord Lansdowne, à qui le texte de la texte de la réponse de la Russie au Japon a été communiqué.

Le gouvernement britannique continue ses efforts dans l'intérêt de la paix.

—:o:—

La révolution de l'Uruguay.

Presse Associée—

Buenos Ayres, 8 janvier—Des avis de Montevideo annoncent que les troupes régulières du département d'Artigas se sont mutinées et marchent sur Melo, et que les nationalistes du département de Treinte y Tres se sont déclarés en faveur des révolutionnaires.

Dans la nuit du quatre janvier un détachement de troupes de l'Uruguay a surpris et mis en déroute dans le département de Maldonado des forces révolutionnaires commandées par Munoz.

Les troupes de l'Uruguay ont capturé à la frontière brésilienne huit voitures chargées d'armes et de munitions.

—:o:—

Le gouverneur Taft à Tokio.

Presse Associée

Washington, 8 janvier—Dans une dépêche envoyée de Tokio le gouverneur Taft, qui revient aux Etats-Unis pour prendre le portefeuille de la guerre, raconte brièvement sa réception par l'empereur et les fonctionnaires japonais et dit qu'il a été reçu avec la plus grande cordialité et beaucoup de considération.

A propos de la publication dans un journal de Londres d'un rapport annonçant que le gouverneur Taft a promis que l'attitude des Etats Unis serait amicale envers le Japon en cas de guerre avec la Russie, et que des privilèges spéciaux seraient accordés aux navires japonais dans les ports du Pacifique, on dit au département d'état et au département de la guerre que s'il est possible que les fonctionnaires japonais aient tiré cette conclusion des manières affables du gouverneur Taft, il est absolument certain qu'il n'a d'aucune façon lié le gouvernement des Etats-Unis à une politique quelconque. N'étant pas un fonctionnaire d'état il n'a aucune autorité pour engager le gouvernement.

THEATRES.

OPERA.

Nous sommes heureux de constater que la représentation d'hier soir a été très brillante sous tous les rapports. La recette qui en a été abondante était destinée à l'Union Française et les nombreux amis de cette philanthropique société se sont rendus en foule au théâtre de la rue Bourbon.

Au point de vue artistique, la soirée a été excellente, et nous envoyons nos sincères félicitations à tous les artistes qui ont pris part au spectacle d'hier soir qui se composait de "Manon" et d'un intermède musical.

Ce soir, reprise du "Prophète" avec Mme Bressler-Gianoli dans le rôle de Fidès qu'elle interprète d'une façon remarquable.

BUSSIERE ROUEN.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Toujours le même brillant défilé d'artistes d'élite à l'Orpheum, en tête desquels, Miss Johnstone Bennett.

Dimanche, changement de scènes et de personnel.

On dit beaucoup de bien de la famille Ray, qui débute dimanche en matinée.

CRESCENT.

Impossible de rêver un plus splendide succès que celui de David Harum si heureusement personnifié par Turner.

La semaine prochaine, autre succès aussi brillant, mais d'un autre genre—"A Hot Old Time"—une délicieuse bouffonnerie qui arrive juste à point pour dérider le public attristé.

NEWCOMB.

La troupe de M. Fourton qui vient d'obtenir tant de succès dans "A Barrel of Money" s'en prépare un plus éclatant encore dans "Sapho" tirée du célèbre roman d'Alphonse Daudet.

GRAND OPERA HOUSE

"In the Palace of the King" est en plein succès au Grand. Il fera salle comble jusqu'à samedi soir.

Dimanche en matinée première du Sergeant James dont le principal personnage est un véritable héros. Il y aura foule, dimanche au Grand.

TULANE

Ce soir et jusqu'à la fin de la semaine, "The Auctioneer", le triomphe de David Warfield.

A partir de dimanche, en matinée, "The Spenders", une superbe adaptation à la scène du roman du même titre qui vient de faire une brillante tournée dans les grandes villes de l'Union.

Il est aisé de prédire un vif succès aux "Spenders."

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 3 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

PREMIÈRE PARTIE

II

LE MARI

Suite.

—C'est une des variétés de races qui bouillonnent en moi, ma bonne mère .... celle qui doit vous être la plus agréable!

Puis, farouche:

—L'âme de la lignée de forbans, de condottieri, de spadassins, de conspirateurs, de corsaires, dont, par vous, je descends....tout autant que de l'illustre race des Herford-Douglas! ....Ah! ce serait une belle stupéfaction dans les clubs de Londres et de Paris, si l'on savait à quoi je viens de mettre la patte, moi .... moi-même! Mais il est des cas où l'on ne doit vraiment mêler personne à ses affaires, et j'ai certainement eu des ancêtres qui ne s'en rapportaient qu'à eux pour certaines besognes à accomplir .... à eux ou à quelqu'un de leur famille, en qui ils pussent croire comme en eux mêmes....Et je vois que j'aurais presque eu tort de compter sur vous!....J'ai pourtant bien besoin de vous, pendant les deux ou trois jours que je vais encore demeurer absent?

—Tu....ne repars pas, je pense?

—Il le faut! répondit-il avec le ton du maître. Il le faut! Et veuillez bien m'écouter, ma mère!....Dès demain, dès cette nuit même, je vous en conjure, observez!....observez bien tout! Il me faut la vérité entière.... Il me faut la vengeance absolue qui les englobe tous les deux....

Puis, dominant un peu sa fureur:

—J'étais donc à Paris, la nuit dernière, et j'ai passée à rôder par les alentours de cet hôtel ....pour ne rien découvrir du reste .... Tout aujourd'hui, j'ai suivi Marthe .... partout..... Rien....encore rien.... Visites ....à ses parents....à de rares amis .... Presque toujours accompagnée par sa cousine Hélène....Visites à des malheureux ....et enfin, interminable station à Sainte Clotilde .... Car elle ose prier....C'est merveilleux....

Il serra les poings et eut un long rire amer.

—Enfin, cette nuit....par la petite porte de service, dont j'ai toujours la clef....une fois Lehuchois parti....et toute la maison endormie, je me suis introduit chez moi....comme un malfaiteur.... Voilà à quoi me réduit la duchesse de Herford-Douglas....Et je vais en repartir dès que vous m'aurez promis que Marthe ne fera pas un pas jusqu'à mon retour, que vous ne le sachiez, qu'elle ne verra aucune personne, ne recevra aucune lettre que vous n'en soyez informée....que vos yeux, jadis si perspicaces, découvrent enfin ce que d'autres yeux....de femme aussi sans doute....ont bien su discerner!

—Quels yeux!....Et parleras-tu enfin autrement que par énigmes? s'écria la marquise avec emportement.

Il eut un frisson ..... Et son regard, un instant, perdit de sa terrible fixité....Il passa même la main sur son front, d'un mouvement où sa mère sentait comme un doute. Et il hésita encore un long moment avant de répondre:

C'est que, là, l'enigme est aussi grande pour moi....Qui?.... Oui m'a renseigné d'une façon aussi précise?....Quelle intelligence, si avisée, quelle sollicitude veillaient sur mon honneur? ....Quelle jalousie peut-être? murmura t-il d'une voix sombre.

Il se secoua avec un geste dégagé:

—Cela se découvrira sans doute aussi avant longtemps! L'essentiel est qu'on m'ait bien exactement renseigné....Et je ne comprends pas que vous, vous dont le cerveau nous a toujours si admirablement dirigés, vous qui avez eu cette conception vraiment géniale, de me faire épouser Marthe du Lauzun Chabrillac, de telle sorte que, si le vrai testament de votre mari était retrouvé, la bénéficiaire en serait ma femme, vous qui, je le répète, vivez dans sa continuelle intimité, sous le même toit, vous qui avez toujours deviné les secrets des autres....vous n'ayez même pas senti une liaison dans sa vie.

—Marthe!..Une liaison!..Ah! Vierge sainte! s'écria la marquise enfin exaspérée: si cela était!

Mais, tout de suite, elle se refusait à croire que sa femme eût été ainsi trompée.

—Non....non, Clarence!...tu t'abuses....on t'a abusé.... Elle si pieuse, si innocente, si douce!....Elle qui n'a, en effet jamais rien de caché pour moi... chez qui je pénètre à toute heure! Non, non, non! On ne nous trompe pas, nous autres femmes!

—Je suis désolé, maman, de vous enlever....et pour toujours ....une si belle illusion. Mais il faut en prendre son parti; et la chose est arrivée à de plus illustres que moi: la duchesse de Herford-Douglas, ma femme, a un amant, et de cet amant....un enfant lui est né!

Les grands yeux de la marquise s'agrandirent encore.

—Oui, voilà la vérité sur cette âme si pure, que vous avez la stupide folie d'adorer....bien qu'elle ne vous le rende guère.

—Elle a toujours été de la plus parfaite douceur avec moi! Tu as beau être mon fils....adoré plus que Dieu, toi....tu dois entendre la vérité de ma bouche ....Oui, oui, c'est à moi de t'arrêter dans ta folie, de te reprendre sur ta violence....cette violence qui est bien la véritable cause pour laquelle tu n'es jamais arrivé à obtenir d'elle?....

La marquise, au milieu de l'exaspération, de la jalousie de son fils, en revenait toujours à son idée fixe, au perpétuel danger suspendu sur eux tous; mais le duc l'interrompait par cette virulente riposte:

—La donation que se font si aisément deux jeunes amoureux du "tout au dernier vivant!" Votre profonde et très admirable combinaison, ma mère!..... C'est que, sans doute, l'amour n'était pas suffisant dans notre cas....Des nuits entières, j'ai....

—Trop, évidemment! Et je t'assure que c'est par la tendresse, la douceur....dans un de ces moments où une femme....

—Ces moments là sont réservés à un autre ma mère!...Mais j'ai enfin son secret....J'ai plus que son secret. Et ce qu'elle a refusé au mari, il faudra bien qu'elle le livre à son maître.... au maître de son honneur et de son bonheur!

Tout accablée alors, la marquise dit:

—Sur quoi la bases-tu donc, cette accusation, mon malheureux enfant?

—En voici l'origine, maman.

Un peu plus calme, il vint s'asseoir tout près d'elle, sur un petit tabouret, comme lorsqu'il était enfant. Et de son portefeuille, il retira un morceau de papier, un peu fort, sur lequel des mots, composés de lettres imprimées, étaient collés.

—L'infamie de la lettre anonyme! prononça sa mère avec dégoût.

—On en oublie un peu moins l'infamie, ma mère, quand elle vous révèle des choses si parfaitement exactes. Lisez donc!

Elle parcourut le billet, du coin de l'œil; et, toujours aussi dédaigneuse:

—Une dénonciation.... et il n'y a pas autre chose sur ce papier.... n'est pas une preuve.

—Nous allons procéder par ordre, maman. Ce n'est qu'une dénonciation, en effet, par laquelle le premier soupçon a été versé en moi, au moment où je rentrais de mon premier voyage. C'est à Alexandrie que me parvinrent ces trois lignes:

"Observez bien la duchesse quand vous serez de retour auprès d'elle, et vous ne tarderez pas à découvrir qu'elle vous trompe."

—Et.... tu ne m'as rien dit?

—J'ai d'abord éprouvé le même sentiment que vous, ma mère: le mépris. Pas plus que vous je n'ai voulu croire à cette dénonciation anonyme.... Mais on n'échappe pas si aisément que vous vous l'imaginiez au soupçon qui est si mystérieusement versé en vous.... Et je n'ai pas pu m'empêcher d'observer....

—Eh bien? fit la marquise toute tremblante.

—Ce fut en vain alors! serais-je reparti sans cela?.... Certes, je ne trouvais pas chez Marthe la tendresse que j'aurais loyalement cherchée en elle; et, pas plus qu'au début de notre mariage, un élan d'amour ne la jeta dans mes bras après cette absence; mais soumise, affable, en dehors de notre intimité surtout.... et d'une existence si